

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE
NOUVELLE SÉRIE

Fondateur : Henri GOUHIER

Directeur : Emmanuel CATTIN

**LOGIQUE ET DIALECTIQUE
DANS L'ANTIQUITÉ**

Sous la direction de
Jean-Baptiste GOURINAT et Juliette LEMAIRE

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre Léon Robin (UMR 8061 CNRS Paris-Sorbonne, ENS),
de l'École doctorale V « Concepts et langages » (ED 0433, Paris-Sorbonne)
et du Conseil scientifique de l'Université Paris-Sorbonne*

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6, Place de la Sorbonne, V^e

2016

En application du Code de la Propriété Intellectuelle et notamment de ses articles L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Une telle représentation ou reproduction constituerait un délit de contrefaçon, puni de deux ans d'emprisonnement et de 150 000 euros d'amende.

Ne sont autorisées que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source.

© *Librairie Philosophique J. VRIN*, 2016

Imprimé en France

ISSN 0249-7980

ISBN 978-2-7116-2658-8

www.vrin.fr

TABLE DES MATIÈRES

Introduction par Jean-Baptiste GOURINAT	7
Pourquoi la dialectique ? par Francis WOLFF	21
La critique de l' <i>elenchos</i> socratique, dans la <i>République</i> (VII 537d-539d) par Louis-André DORION	43
Rhétorique et dialectique dans le <i>Gorgias</i> de Platon par Michel NARCY	67
La diérèse est-elle une partie de la dialectique ? par Michel GOURINAT	85
Logique ou dialectique ? La puissance normative de la division platonicienne par Dimitri EL MURR	107
Les syllogismes dialectiques par Jonathan BARNES	135
Dialectic and logic from a rhetorical point of view par Christof RAPP	161
Sur les <i>endoxa</i> dans la <i>Rhétorique</i> d'Aristote : les exemples du bonheur et de la colère par Cristina VIANO	193
L'argument <i>logikos</i> est-il dialectique ? Logique et dialectique chez Aristote par Juliette LEMAIRE	211

The concept of differentia in the <i>Topics</i> par Annamaria SCHIAPARELLI.....	231
Aristote sur la pétition de principe par Luca CASTAGNOLI.....	259
Logic Within Stoic Philosophy par Paolo CRIVELLI.....	303
Réfuter les dieux : CEnomaüs et la dialectique cynique par Suzanne HUSSON.....	321
A Note on <i>reductio ad impossibile</i> in post-aristotelian logic par Katerina IERODIAKONOÜ.....	347
Logique et dialectique chez Plotin : la restauration de la dialectique platonicienne par Jean-Baptiste GOURINAT.....	363
Division, définition et démonstration dans la dialectique et la rhétorique selon Hermias d'Alexandrie par Angela LONGO.....	383
Proclus et la dialectique scientifique par Maddalena BONELLI.....	397
BIBLIOGRAPHIE.....	423
INDICES	
Index locorum.....	441
Index nominum.....	455
Index rerum.....	463
TABLE DES MATIÈRES.....	479

DIVISION, DÉFINITION ET DÉMONSTRATION
DANS LA DIALECTIQUE ET LA RHÉTORIQUE
SELON HERMIAS D'ALEXANDRIE

Angela LONGO *

INTRODUCTION

Les scholies d'Hermias d'Alexandrie (v^e siècle après J.-C.) sur le *Phèdre* de Platon offrent un cas intéressant et peu connu de reformulation syllogistique de certains arguments platoniciens à propos de l'amour, en particulier de l'amour intempérant. Cela est possible, d'une part, suite à l'élaboration après Platon des règles de la logique, notamment de la syllogistique par Aristote, de l'autre, suite à l'assimilation de telles règles par des philosophes platoniciens qui n'hésitent pas ensuite à les appliquer au texte des dialogues platoniciens dans le contexte de leur exégèse. Le résultat auquel ils aboutissent est souvent de donner une formulation démonstrative aux arguments platoniciens qui ne la possédaient pas telle quelle à l'origine.

Hermias paraît être conscient de cette opération de reformulation syllogistique, et surtout d'une conciliation entre Platon et Aristote en matière de règles logiques. Il affirme en effet explicitement qu'Aristote

* Université de l'Aquila.

Je remercie vivement J.-B. Gourinat et J. Lemaire d'avoir organisé le Colloque international « Logique et dialectique dans l'Antiquité » (Paris 10-12 décembre 2009), lors duquel le présent travail a pu être présenté et discuté. Je tiens aussi à remercier D. P. Taormina pour ses précieuses remarques concernant une deuxième version écrite de cette recherche.

n'a fait qu'élaborer de manière abstraite une méthode logique à partir des arguments concrets fournis par Platon au fur et à mesure, à savoir au cas par cas sur des sujets concrets. Cela vaut aussi pour les procédés de définition et de division qu'Hermias non seulement applique concrètement aux différents sujets, mais dont il montre aussi connaître les règles abstraites d'application.

Un autre aspect intéressant, et également peu connu, de l'exégèse du *Phèdre* de la part d'Hermias est le fait que – à la différence de certains interprètes platoniciens contemporains – il ne se contente pas d'opposer (comme nous le verrons) l'écrit à l'oral, le rhéteur au dialecticien, mais il préfère distinguer, d'une part, la bonne application des procédés logiques à l'écrit comme à l'oral de la part du rhéteur comme du dialecticien, et, de l'autre, un manque de respect de ces mêmes procédés, que cela soit à l'écrit ou à l'oral, de la part du rhéteur ou du dialecticien.

LES PROCÉDÉS DIALECTIQUES DANS LES SCHOLIES D'HERMIAS

Dans ses scholies sur le *Phèdre* de Platon, Hermias d'Alexandrie, disciple de Syrianus et compagnon d'études de Proclus à Athènes, nous livre une illustration assez complexe de la méthode de division, de sorte que dans chacun des trois livres de ses scholies la division est présentée dans une perspective différente¹.

Nous pouvons en effet constater que dans le premier livre des scholies prévaut une vision d'ensemble, dans laquelle la division est considérée comme étant un procédé dialectique à côté de celui de la définition et de la démonstration. De ces trois procédés, Hermias souligne l'ordre de succession dans l'application, de sorte qu'on applique en

1. Sur Hermias et ses scholies, nous renvoyons le lecteur aux études de C. Moreschini, *Alcuni aspetti degli Scholia in Phaedrum*, dans M.-O. Goulet-Cazé, G. Madec, D. O'Brien (éd.), *SOFIHS MAIHTORES. « Chercheurs de sagesse ». Hommage à J. Pépin*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1992, p. 451-460; « Motivi esegetici e filosofici negli *Scholia in Phaedrum* di Ermia Alessandrino », *Cassiodorus* 2, 1996, p. 110-115; « La "teologia" e l'esegesi del Fedro di Platone secondo Ermia Alessandrino », dans M. S. Funghi (éd.), *ODOI DIZHSIOS. « Le vie della ricerca ». Studi in onore di F. Adorno*, Firenze, Olschki, 1996, p. 361-369; « Alla scuola di Siriano. Ermia nella storia del neoplatonismo », dans A. Longo (éd.), *Syrianus et la métaphysique de l'Antiquité tardive*. Actes du colloque international, Université de Genève, 29 septembre – 1^{er} octobre 2006, Naples, Bibliopolis, 2009, p. 515-578, ainsi qu'aux pages de R. L. Cardullo, *Siriano esegeta di Aristotele. I. Frammenti e Testimonianze dei Commentari all' Organon*, Firenze, La Nuova Italia, 1995, p. 26-28.

premier lieu la division (entendue en tant que division d'un genre donné en ses espèces), en deuxième lieu on formule la définition à partir du matériel repéré et ordonné par la division, et enfin, en troisième lieu, on formule des démonstrations sur l'objet qu'on considère à chaque fois. Hermias applique ces directives dans le cas concret de l'amour (ἔρως).

Dans le deuxième livre des scholies, la division ne retient pas vraiment l'attention du commentateur platonicien, qui se concentre surtout sur le raisonnement analytique et le raisonnement syllogistique. À une vision d'ensemble se substitue dans ce livre une vue rapprochée, et Hermias fait œuvre de réécriture de la partie du *Phèdre* (245c5-246a2) consacrée à l'immortalité de l'âme, et cela selon les formules et le style du raisonnement déductif tel qu'Aristote l'avait décrit (reformulation syllogistique de l'argument platonicien)¹.

Enfin, dans le troisième livre des scholies, la division revient au premier rang avec la définition. Ce sont là les deux procédés coordonnés qu'Hermias considère dans un contexte où il entend décrire la véritable rhétorique et les capacités du bon orateur, lequel aura la connaissance de la vérité de l'objet dont il parle dans ses discours, et saura appliquer les deux procédés de la division et de la définition. Ces procédés sont coordonnés, dans la mesure où la division divise une unité donnée en une multiplicité en s'appuyant sur la dissemblance des composants, tandis que la définition réunit la multiplicité en unité, en se fondant – au contraire – sur les traits communs des objets considérés. La division se présente ainsi comme une division d'un genre donné en ses espèces ou comme distinction des différentes significations d'un seul nom. La définition est toujours une reconstitution de parties dans l'unité d'une formule, miroir de l'unité de l'*eidos* lui-même défini.

De ce tableau synthétique ressort la complexité de fonctions et d'applications de la division, tantôt considérée de façon isolée, tantôt coordonnée avec les autres procédés dialectiques. À mon sens, Hermias modifie sa manière de considérer la division en l'adaptant au contenu exégétique de chacun des trois livres de ses scholies, en mettant en évidence les caractéristiques de la division qu'il estime pertinents par rapport au sujet traité, ou, à l'inverse, en passant sous silence ce qui dans

1. Ce phénomène est déjà évident, parmi les platoniciens, chez Alcinoos dans son ouvrage *Enseignement des doctrines de Platon* (voir sur ce sujet mon article « La réécriture analytico-syllogistique d'un argument platonicien en faveur de l'immortalité de l'âme (Plat. *Phaedr.* 245c5-246a2) : Alcinoos, Alexandre d'Aphrodise et Hermias d'Alexandrie », *Philosophie antique* 9, 2009, p. 145-146).

la division ne lui paraît pas pertinent. Le résultat est que, d'une part, dans chacun des trois livres la façon de présenter la division de la part d'Hermias est unitaire, tandis que, d'autre part, dans l'ensemble des scholies, cette façon devient multiple et complexe.

DIVISION, DÉFINITION ET DÉMONSTRATIONS DE L'AMOUR INTEMPÉRANT
DANS LE PREMIER LIVRE DES SCHOLIES

Dans un point important de transition du *Phèdre*, au début du premier discours de Socrate, ce dernier déclare que pour toute enquête, il n'y a qu'un seul point de départ, à savoir la connaissance de l'essence de ce sur quoi on se prépare à prendre une décision¹. L'exégèse de cette indication de la part de Socrate conduit le commentateur à tracer un parcours dialectique général, dans lequel à la méthode de division succède celle de la définition, et à celle de la définition succède la méthode de démonstration. À vrai dire, rien de cela ne se trouve dans le texte du *Phèdre* (du moins dans son expression littérale), et cela bien qu'Hermias s'efforce d'enchaîner la présentation générale des règles dialectiques et leur repérage dans le texte platonicien, en particulier dans le premier discours de Socrate sur l'amour². La méthode de division, en effet, n'est pas ici considérée isolément par Hermias, mais en connexion avec les méthodes de définition et de démonstration. Ces procédés sont à appliquer (et, en fait, seraient appliqués par Socrate) dans un ordre fixe de succession, de sorte que de la division on parvienne à la définition et de cette dernière on produise les démonstrations sur l'objet étudié à chaque fois. Néanmoins, puisque la cible polémique d'Hermias (sur les traces de Socrate) est la façon de procéder que Lysias – toujours dans le *Phèdre* – a suivie dans son propre discours sur l'amour, la susdite règle dialectique est formulée de sorte que l'accent soit mis surtout sur la priorité et la nécessité de donner une définition de ce dont on parle, et cela avant d'en fournir toute démonstration, car c'est sur ce point que le discours de Lysias s'est montré spécialement fautif. En effet, il faut en

1. Plat., *Phaedr.* 237b7-c2.

2. Plat., *Phaedr.* 237b7-241d1. Nous signalons une étude de N. D'Andrès sur l'art érotique de Socrate dans les scholies d'Hermias, cet art consistant à tourner l'âme de l'interlocuteur des réalités sensibles vers celles intelligibles (voir *Socrate néoplatonicien. Une science de l'amour dans le commentaire de Proclus au prologue de l'Alcibiade*, thèse de doctorat, Université de Genève, 2010).

premier lieu dire ce sur quoi on se penche à chaque fois, « qu'est-ce que c'est », et seulement après dire « quel il est », en faisant précéder d'une définition les éventuelles démonstrations (Herm., in *Phaedrum*, p. 54, 79 L.-M. = p. 50, 18-20 C.)¹. Dans sa présentation de la succession des ἀποδείξεις par rapport à l'ὀρισμός, Hermias ajoute que, à son tour, la définition doit suivre la division, dont elle est tirée (*ibid.*, p. 54, 9-12 L.-M. = p. 50, 20-23 C.). Dans l'exégèse est indiquée non seulement une succession temporelle selon laquelle il convient d'appliquer correctement les trois méthodes susdites, mais aussi un rapport de dérivation logique selon lequel de la définition, on tire les démonstrations et de la division, on tire la définition de toute chose. Le parcours tracé est donc : 1) division, 2) définition, 3) démonstrations. Hermias invite ensuite son lecteur à observer dans les détails comment Socrate a réalisé la première étape de ce chemin dialectique et utilisé la division afin de formuler la définition de l'amour intempérant (p. 54, 30-31 L.-M. = p. 51, 8-9 C.). La division est prioritaire par rapport à la définition puisqu'elle dessine, pour ainsi dire, l'arbre généalogique de l'objet considéré (p. 54, 31 L.-M. = p. 51, 9-10 C.). En effet, de même que lorsqu'on présente un jeune garçon² à quelqu'un, on ne se contente pas d'en dire le nom, mais on commence par mentionner ses parents, ses grands-parents et son lieu de naissance, de même la méthode de division présente-t-elle la « famille » de toute chose (*cf.* p. 54, 31-55, 2 L.-M. = p. 51, 10-13 C.). Le γένος à l'intérieur duquel Socrate situe l'amour est celui du désir (ἐπιθυμία, p. 55, 3 L.-M. = p. 51, 13 C.), en respectant exactement l'indication d'Aristote selon laquelle il faut indiquer clairement les genres fournis dans la définition (ἀντικρυς κατὰ τὸ ὑπ' Ἀριστοτέλους ῥηθὲν ὅτι σαφῆ δεῖ εἶναι τὰ ἀποδιδόμενα γένη τῶν ὀρισμῶν, p. 55, 3-5 L.-M. = p. 51, 14-15 C.). Avec cette remarque

1. L'édition du texte que nous utilisons est la suivante : Hermias Alexandrinus, in *Platonis Phaedrum scholia*, ediderunt C. M. Lucarini et C. Moreschini, Berlin-Boston, de Gruyter, 2012 (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana, BT 2010), dorénavant L.-M., mais nous indiquerons aussi les pages et les lignes selon l'édition antérieure du texte : Hermias Alexandrinus, in *Platonis Phaedrum scholia*, éd. P. Couvreur, Paris, Librairie Émile Bouillon, 1901 (réimpression avec supplément d'index et de bibliographie par C. Zintzen, Hildesheim-New York, G. Olms Verlag, 1971), dorénavant C. Il n'existe qu'une traduction dans une langue moderne du texte grec des scholies, à savoir en allemand : Hermeias von Alexandrien, *Kommentar zu Platons Phaidros*, übersetzt und eingeleitet von H. Bernard, Tübingen, Mohr Siebeck, 1997.

2. Afin que le texte ait un sens, je propose de corriger *merikón* (« partiels », l. 32) de la tradition manuscrite avec *meirakión* (« jeunes garçons »), je suppose que ce dernier terme, moins commun, a pu être changé dans celui semblable et plus courant de *merikón*.

d'Hermias commence à apparaître un trait habituel du commentateur, à savoir l'attitude consistant à combiner Platon avec Aristote, et, en particulier, à adapter la pratique platonicienne de la dialectique au lexique technique et aux règles logiques établies par Aristote. Une fois assumé le genre du désir, Platon ajouterait les différences spécifiques (c'est-à-dire qu'il s'agit, parmi les trois types de désir possibles, du deuxième type, à savoir d'une capacité – δύναμις – de l'âme tournée vers la beauté des corps) de façon à tisser la définition de l'amour à partir du genre et des différences spécifiques (Λαβὼν οὖν τὸ γένος, λοιπὸν προστίθησι τὰς διαφορὰς, ἵνα ἐκ γένους καὶ διαφορῶν πλέξη τὸν ὀρισμὸν, p. 55, 23-24 L.-M. = p. 51, 31-32 C.). Telle est la manière habituelle d'Aristote d'indiquer les composants d'une définition obtenue par division¹. Hermias lui-même rend explicite ce en quoi consisterait l'accord entre Platon et Aristote, en disant que le premier a découvert les règles logiques dans les faits mêmes, dans l'application concrète aux multiples cas, tandis que le deuxième se serait occupé de ces règles de façon abstraite et en rapport aux méthodes dialectiques. En d'autres termes, Platon aurait anticipé dans l'application concrète les règles logiques qu'Aristote aurait par la suite établies de façon abstraite (Οὕτως τὰ λογικὰ πάντα θεωρήματα Ἀριστοτέλους προείληπται παρὰ Πλάτωνι δι' αὐτῶν τῶν πραγμάτων εὕρισκόμενα, καὶ οὐκ ἐν μόναις μεθόδοις κείμενα, p. 55, 24-27 L.-M. = p. 51, 32-52, 1C.). Et c'est justement à de telles règles, désormais formalisées dans un langage technique étranger à Platon, qu'Hermias se réfère pour traduire de manière aristotélisante certains passages du *Phèdre*.

Dans le cas d'espèce, suite à la division du genre du désir², l'amour est défini comme le type de désir qui est tyran et qui se tourne (ou se détourne) avec violence vers la beauté corporelle (p. 57, 6-7 L.-M. = p. 53, 13-14 C., cf. l. 7-16 L.-M. = l. 15-22 C.). Hermias, conformément à son programme logique, procède alors aux démonstrations de certaines propriétés de l'amour intempérant, notamment le fait d'être désagréable, laid et nuisible³. Ces propriétés-là constituent le ποῖον de l'amour et non pas son τί (Πρὸ τοῦ εἰπεῖν ποῖόν τί ἐστὶν ὁ ἀκόλαστος ἔρωσ, ὅτι

1. Voir, par exemple, Aristote, *Metaph.* Z 12, 1037b29-30 : οὐδὲν γὰρ ἕτερόν ἐστιν ἐν τῷ ὀρισμῷ πλὴν τὸ πρῶτον λεγόμενον γένος καὶ αἱ διαφοραί. Voir aussi *APo.* I 13, 97b32 (ce dernier passage aristotélicien étant indiqué par l'éditeur Couvreur *ad locum*).

2. Partie de l'âme, capacité de l'âme et acte de l'âme.

3. Sur les différents types d'amour, noble et populaire, voir A. Longo, « L'ambiguità di amore nel Commento al Fedro di Ermia alessandrino », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 9, 1998, p. 21-34.

ἀηδῆς καὶ αἰσχροὺς καὶ βλαβεροὺς· πρῶτον τί ἐστὶν ὀρίζεται, p. 54, 7-9 L.-M. = p. 50, 18-20 C.). De la sorte, Socrate passerait de la définition de l'amour à des démonstrations de ses propriétés, suivant le schéma d'application de la méthode de définition et ensuite de celle de démonstration (μετὰ γὰρ τὴν ὀριστικὴν ἢ ἀποδεικτικὴν ἐστὶ, p. 55, 3 L.-M. = p. 54, 8 C.). En effet, la démonstration pour Hermias n'est pas autre chose que tirer et affirmer, à partir de la définition de l'amant, qu'il est nuisible, laid et désagréable (p. 54, 7-9 L.-M. = p. 50, 18-19 C.). De telles caractéristiques appartiennent par soi à l'amant (ταῦτα γὰρ ἐστὶ τὰ καθ' αὐτὰ αὐτῷ ὑπάρχοντα) et Socrate démontrerait qu'elles lui sont aussi appropriées (p. 60, 4-5 L.-M. = p. 56, 6-7 C.), dans la mesure où elles s'opposent respectivement aux trois composants d'une vie sérieuse et vécue selon l'intellect, notamment au bien, au beau et à l'agréable (voir p. 60, 6-16 L.-M. = p. 56, 8-17 C.).

Le premier argument de Socrate serait celui qui conclut que l'amant intempérant est laid (p. 60, 16 L.-M. = p. 56, 17 C.). Le raisonnement serait le suivant :

« un amant intempérant est malade »

« celui qui est malade est laid »

 « donc un tel amant est laid » (p. 60, 33-61, 1 L.-M. = p. 57, 3-4 C.)

Comme on peut le voir, il s'agit d'un syllogisme avec deux prémisses et une conclusion. La première prémisses du syllogisme est tirée de la définition de l'amant (Ὅτι μὲν οὖν ὁ ἐραστὴς οὗτος νοσεῖ, ἐκ τοῦ ὀρισμοῦ δῆλον, p. 61, 1-2 L.-M. = p. 57, 4-5 C.). En effet, chez l'amant intempérant, le désir se révolte contre la raison et toute révolte (στάσις) est une maladie, comme il est dit dans le *Sophiste* (228a4-6). La deuxième prémisses aussi est tirée de la définition (p. 61, 7 L.-M. = p. 57, 9-10 C.), car chez l'amant intempérant il y a une disproportion qui le rend malade, et toute disproportion est cause de laideur (p. 61, 7-8 L.-M. = p. 57, 10-11 C.). Hermias a ainsi rendu clair par un exemple concret, celui de l'amour intempérant, ce qu'il entend par dérivation de la démonstration à partir de la définition, au sens où les prémisses du syllogisme sont des propositions contenues implicitement dans la définition et qu'il suffit de les expliciter et de les disposer correctement pour obtenir d'elles la conclusion nécessaire.

Naturellement, dans le *Phèdre*, nous ne trouvons pas ce syllogisme et Socrate se limite à dire que l'amant dispose l'aimé à être doux et obéissant envers lui et que, en général, pour celui qui est malade

(*νοσοῦντι Phaedr.* 238e4), toute chose qui n'oppose pas de résistance est agréable, tandis que toute chose qui est supérieure ou semblable à lui est désagréable. L'apport propre d'Hermias consiste à introduire le raisonnement déductif dans la forme décrite auparavant et à tirer de la mention de la maladie dans le *Phèdre* une prémisse du syllogisme (première prémisse), et à établir une équivalence entre maladie et laideur (deuxième prémisse), ce qui contraste avec le texte même du *Sophiste* (228a1-2, où la maladie est dite différente de la laideur), comme Hermias lui-même le reconnaît (p. 61, 9-12 L.-M. = p. 57, 11-15 C.). Néanmoins, le commentateur trouve le moyen de ne pas s'opposer à Platon et il invoque un autre dialogue platonicien, le *Philèbe*, pour mettre sur un même niveau maladie et laideur sur la base des éléments qui s'opposent à la beauté (incomplétude, asymétrie, disposition contre nature)¹.

DIVISION ET DÉFINITION DANS LA RHÉTORIQUE
(TROISIÈME LIVRE DES SCHOLIES)

Dans le troisième livre des scholies, l'un des arguments principaux de l'exégèse concerne l'opportunité ou l'inopportunité de rédiger des écrits. Comme Hermias le remarque à juste titre, cet argument est développé de telle sorte qu'il comprend une discussion générale sur les acquis de celui qui parle et écrit bien, c'est-à-dire sur une rhétorique qui ait son fondement dans la dialectique. Dans ce contexte, on peut observer une association constante de la méthode de division et de celle de définition qui, avec la connaissance de la vérité de ce sur quoi l'on veut parler ou écrire, sont les données et les instruments que nécessairement un bon

1. Voir p. 61, 11-13 L.-M. = p. 57, 13-15 C. Le *Philèbe* (66a-c) n'est pas mentionné ici, mais il y a allusion à ce dialogue, lequel est explicitement mentionné p. 60, 9 L.-M. = p. 56, 11 C., à propos des mêmes éléments (cf. in *Phaedr.* 242, 20 et suiv.). Pour une étude sur la présentation de la méthode de division dans le *Philèbe* de la part d'un autre commentateur platonicien de l'Antiquité tardive, Damascius, nous renvoyons à « La dialectique dans le Commentaire de Damascius sur le *Philèbe* de Platon : thème et instrument de l'exégèse », dans A. Longo, *Amicus Plato. Métaphysique, langue, art, éducation dans la tradition platonicienne de l'Antiquité tardive : Plotin, Théodore d'Asiné, Syrianus, Hermias, Proclus, Damascius, Augustin*, Milan, Edizioni Mimesis, 2007, p. 283-306 (cf. aussi *La divisione nel commento di Damascio al « Filebo » di Platone*, dans J. Dillon, And L. Brisson (eds.), *Plato's Philebus. Selected Papers from the Eighth Symposium Platonicum*, Sankt Augustin, Academia Verlag, 2010, p. 369-375).

orateur ou écrivain doit posséder afin de ne pas tomber dans la fausse rhétorique populaire.

Hermias, en s'adressant comme d'habitude à son lecteur, souligne à plusieurs reprises qu'un orateur doit avoir la capacité de définir, de diviser et de connaître la nature des choses (Ὅρας οὖν ὅτι καὶ ὀριστικὸν βούλεται εἶναι τὸν ῥήτορα καὶ διαιρετικὸν καὶ εἰδῶτα τὰς φύσεις τῶν πραγμάτων, p. 239, 32- 240, 2 L.-M. = p. 228, 28-30 C. ; cf. Δείξας [scil. ὁ Πλάτων] ὅτι τὸν μέλλοντα λέγειν ἢ γράφειν τι δεῖ εἰδέναι τὴν ἀλήθειαν τοῦ πράγματος, ἔπειτα ὅτι δεῖ καὶ ὀριστικὸν εἶναι καὶ διαιρετικὸν, p. 247, 25-26 L.-M. = p. 235, 28-29 C.). La triade vérité, définition et division, constitue un ensemble unitaire d'acquis afin que puisse exister quelque chose de beau et de saisi avec art (p. 249, 2-3 L.-M. = p. 237, 2-3 C.).

La division et la définition sont présentées comme deux procédés complémentaires qui réalisent deux opérations coordonnées, et – dans ce livre – leur ordre de succession n'est pas fixé, à la différence de ce qui se passait dans le premier livre des scholies, où la division devait précéder la définition. Dans le troisième livre, en effet, la définition se caractérise plutôt par sa recherche d'unité par opposition à la recherche de multiplicité propre à la division, car la méthode de division décompose une unité en multiplicité, tandis que la méthode de définition réunit une multiplicité en unité, la première en s'appuyant sur la dissemblance des choses, la deuxième sur leur ressemblance. Le fait de rendre une chose plusieurs, propre de la division, peut se réaliser de deux manières : dans le fait de distinguer les différentes significations éventuelles du nom de la chose à propos de laquelle on parle ou on écrit, ou bien dans le fait de distinguer un genre dans ses espèces (p. 229, 6-9 L.-M. = p. 218, 25-28 C.). Il vaut la peine néanmoins de remarquer que l'opposition entre ressemblance et dissemblance des choses est mise en relation avec la pratique de la rhétorique (pensons aux avocats dans les tribunaux ou à ceux qui parlent à l'Assemblée). Ainsi, celui qui prononce un discours avec l'intention de persuader, par exemple, qu'une même chose est tantôt juste, tantôt injuste, va se servir des ressemblances pour passer d'un aspect de la chose à son contraire, et cela de façon imperceptible et sans provoquer de soupçons ou de résistance de la part de son auditeur. En revanche, il se servira des dissemblances pour pouvoir néanmoins réaliser les glissements de domaine ou de signification aptes à lui permettre de passer de la propriété de juste à celle d'injuste (et inversement) à propos de la même chose (οὕτως ἀνάγκη εἰδέναι τὸ ἀληθὲς καὶ τὴν ὁμοιότητα καὶ ἀνομοιότητα τῶν πραγμάτων, καὶ εἶναι φιλόσοφον καὶ διαιρετικὸν καὶ ὀριστικὸν τὸν βουλόμενον εἰς

τὸ ἐναντίον μεταγαγεῖν τινα καὶ τὸ αὐτὸ τοτὲ μὲν δίκαιον τοτὲ δὲ ἄδικον ὀφθῆναι ποιῆσαι, p. 236, 18-22 L.-M. = p. 225, 20-23 C.). Ainsi, il convient que l'orateur / philosophe connaisse la ressemblance des choses afin de passer inaperçu pendant qu'il amène petit à petit son interlocuteur d'une chose à son contraire (p. 237, 9-10 L.-M. = p. 226, 8-9 C.). L'orateur, selon Hermias, doit employer la méthode de division et celle de définition afin d'être capable, d'une part, de prononcer des discours sur des choses contraires et de passer des unes aux autres, connaissant justement leurs différences et altérité (p. 252, 23-26 L.-M. = p. 240, 20-23 C.), mais, d'autre part, il doit donner une définition, en connaissant les traits communs des choses (p. 252, 26-27 L.-M. = p. 240, 23-24 C.). De même, en passant du blâme à l'éloge de l'amour, il est nécessaire que l'orateur emploie la méthode de définition et celle de division, et qu'il connaisse la nature de ce dont il parle (p. 245, 26-29 L.-M. = p. 234, 4-7 C.).

En commentant la section du *Phèdre* dans laquelle Platon lui-même donne des indications programmatiques sur la manière de collecter, sous une idée unique, des choses dispersées ou, inversement, sur la manière de les distinguer à nouveau par espèces (*Phaedr.* 265d3 sq.), Hermias identifie le premier type d'opération avec la définition, et le deuxième avec la division. Il remarque que Platon, après avoir parlé de la définition, pour laquelle il faut recueillir les choses multiples en une chose unique et la définir (*in Phaedr.*, p. 247, 2-3 L.-M. = p. 235, 6-7 C.), veut parler de la division, notamment de la distinction d'une chose en plusieurs choses (p. 247, 3-4 L.-M. = p. 235, 7). Hermias examine en particulier la coupe d'un genre en espèces ainsi que la distinction ultérieure des espèces selon une coupe conforme à nature : dans un premier temps, il s'agit de diviser en deux sections, ensuite en trois ou en quatre, selon les exigences de l'enquête, à la manière d'un bon boucher qui coupe et distingue les viandes selon leurs articulations internes, et non pas comme quelqu'un sans talent qui casse les parties (p. 247, 4-7 L.-M. = p. 235, 8-11 C.). La mention d'un mauvais boucher se trouve déjà dans le passage correspondant du dialogue platonicien (*Phaedr.* 265e2-3). En revanche, la possibilité de procéder par étapes, graduellement, d'une coupe en deux sections à une coupe à trois ou quatre sections, selon les cas, ne se trouve pas mentionnée dans le passage en question du *Phèdre*, où l'on se contente de recommander de suivre les articulations naturelles

des choses. Néanmoins elle se trouve exprimée ailleurs dans l'œuvre de Platon¹.

Sur la priorité de la coupe en deux à partir d'un genre donné, Hermias insiste en prenant l'exemple de la division du genre des êtres vivants, et en considérant le parcours correct de division ainsi que les éventuelles erreurs à éviter. Il remarque que, si quelqu'un souhaite procéder avec art, il distinguera avant tout en deux, car la première division est celle en deux sections, et obtiendra ainsi du genre susdit l'espèce des êtres vivants rationnels et celle des êtres vivants dépourvus de raison (*in Phaedr.*, p. 246, 7-8 L.-M. = p. 234, 14-15 C.). En revanche, l'erreur à éviter dans ce cas consistera à couper le genre de manière à obtenir des fausses sections, telles que celles d'homme, de chien, et d'être dépourvu de pieds (p. 246, 8-9 L.-M. = p. 234, 15-16 C.). On peut penser que dans l'exemple donné par Hermias la faute est celle d'être arrivé directement – pour ce qui est de l'être vivant (ζῷον) – aux espèces d'homme et de chien sans être passé par des coupes intermédiaires indispensables. Ou bien l'erreur peut être d'avoir coupé le genre en trois sections sans avoir utilisé un critère unitaire pour agir de la sorte. Par exemple on aurait pu couper le genre selon la différence entre être pourvu de pieds et en être dépourvu. Ou bien encore (mais en liaison avec l'emploi d'un critère unique), on se serait trompé dans le fait de couper en aboutissant à trois sections qui ne se situent pas au même niveau, comme homme et chien d'un côté, en tant qu'espèces, et dépourvu de pieds de l'autre côté, en tant que différence spécifique. La dernière possibilité me semble la plus vraisemblable compte tenu de ce qu'Hermias dit immédiatement après, à savoir qu'il ne faut pas indiquer ensemble des espèces et des individus ou bien des différences et des espèces ou autre chose de semblable (p. 246, 9-10 L.-M. = p. 234, 16-17 C.). En d'autres termes, une coupe est correcte si elle aboutit à des réalités qui se situent sur un même niveau, sans qu'il y ait des mélanges ou des disproportions entre espèces et individus, d'une part, ou entre espèces et différences, de l'autre. Il est nécessaire de saisir ce qui est congénère (p. 246, 10 L.-M. = p. 234, 17 C.), au sens de ce qui est

1. Dans le *Politique*, l'Étranger d'Élée affirme que, comme il n'est pas possible de diviser en deux les arts du berger qui concernent la πόλις, il procédera à une coupe selon les membres, comme l'on fait avec la victime d'un sacrifice, car il faut couper selon le nombre le plus proche de deux (Κατὰ μέλη τοίνυν αὐτὰς [scil. les τέχναι susdites] οἷον ἱερεῖον διαιρώμεθα, ἐπειδὴ διχα ἀδυνατοῦμεν. δεῖ γὰρ εἰς τὸν ἐγγύτατα ὅτι μάλιστα τέμνειν ἀριθμὸν ἀεί, *Polit.* 287c3-5).

apparenté et identifiable par un même critère. Déjà au début des scholies, Hermias avait dit qu'il ne faut pas passer à côté des différences congénères (p. 13, 15 L.-M. = p. 12, 13-14 C.), dès lors que Platon lui-même, dans le cas de l'amour et de l'amant, ne nous a pas transmis des distinctions au hasard (p. 13, 15-16 L.-M. = p. 12, 14-15 C.). Ici aussi, il nous semble que la règle de division qu'Hermias a en tête est celle de l'adoption d'un critère unitaire qui cause une coupe aboutissant à des réalités qui, tout en étant différentes, restent en quelque sorte comparables.

Les termes techniques qu'Hermias emploie en parlant des règles d'une division correcte sont de dérivation aristotélicienne (διαφορά, εἶδη, ἄρθρα), et montrent une réflexion sur la méthode de division postérieure à celle qu'on peut trouver dans les dialogues platoniciens. Cette réflexion a permis d'élaborer, à partir d'Aristote et au cours du temps, un lexique propre et a abouti à un établissement plus détaillé des règles d'une bonne division, tandis que, dans le *Phèdre*, on trouve simplement l'indication sommaire de couper selon les articulations naturelles des réalités examinées (cf. διατέμνειν κατ' ἄρθρα ἢ πέφυκεν, *Phaedr.* 265e1-2).

Un deuxième point sur lequel Hermias insiste est celui de la possibilité de réaliser des coupes aboutissant à des parties de nombre différent. Dans ce cas, ce qui semble prévaloir n'est pas vraiment la recherche d'une articulation interne à la chose considérée, mais plutôt le but et les capacités de combinaison de celui qui procède à la division. Cela nous confirme dans l'idée qu'Hermias laisse en fait coexister les données de la nature avec l'intervention humaine, sans trop se soucier d'éventuelles conséquences problématiques de cette approche. Il soutient qu'il est possible de diviser une même chose en sections plus ou moins nombreuses, selon les différentes manières de la concevoir (p. 172, 6-8 L.-M. = p. 164, 27-29 C.). En particulier, dans le cas des espèces des vies humaines, Platon en distingue trois dans le *Philèbe* (plaisir, intellect et mixte des deux), cinq dans la *République* (p. 172, 8 L.-M. = p. 164, 29 C. ; cf. *Resp.* 618a sq.), et neuf dans le *Phèdre* (248d-e). La division en neuf types de vie est pour Hermias exhaustive de tout le spectre de la vie (in *Phaedr.*, p. 172, 9-10 L.-M. = p. 164, 30-31 C.), et il ne reste aucune distinction ultérieure possible qui aboutisse à dix types de vie, ou même à plus. En estimant que la division maximale de la vie soit celle en neuf espèces, Hermias s'appuie sur la conception néoplatonicienne de la croissance des nombres, aboutissant à neuf (p. 173, 30-31 L.-M. = p. 166, 15-16 C.), les autres nombres pouvant être obtenus par

combinaison des neuf premiers nombres. Hermias parvient à repérer différentes combinaisons, ou coupes, possibles. Selon lui, Platon aurait divisé le spectre de la vie en $4 + 4 + 1$, en $4 \times 2 + 1$, en $5 + 4$, en utilisant toutes les coupes possibles (Πάσαις δὲ σχεδὸν ταῖς τομαῖς ἐχρήσατο ὁ Πλάτων..., p. 174, 25-28 L.-M. = p. 167, 6-9 C.). Dans ce cas, ce n'est pas le nombre de sections auquel la division aboutit qui pose des problèmes, ce nombre étant toujours de neuf, mais les différentes combinaisons possibles à l'intérieur du nombre neuf. Chaque combinaison a une signification symbolique, et celle plus parfaite est probablement celle de 3×3 , qu'Hermias lui-même déclare avoir proposée (Ταῦτα μὲν οὖν οὕτως ἡμεῖς διαταξάμεθα, in *Phaedr.*, p. 175, 8 L.-M. = p. 167, 23-24 C.), faisant en sorte que chaque triade de vies soit présidée par un dieu, respectivement par Zeus, Apollon et Héfeste.

Enfin, Hermias, en renvoyant cette fois-ci de façon directe à un dialogue platonicien, remarque que la méthode de division s'applique à toute chose, grande ou petite, importante ou dépourvue d'importance. En effet, il nous rappelle que Platon a dit dans le *Sophiste* (227b4-5) que l'art de la chasse exerce sa force non seulement dans l'art de la stratégie mais aussi dans celle d'enlever les poux (p. 235, 6-7 L.-M. = p. 224, 11-13 C.). Et de même qu'au moyen de l'art du chasseur, on peut donner la chasse à tout, de même, on peut embrasser toutes les choses au moyen de la méthode de division (p. 235, 8-9 L.-M. = p. 224, 13-15 C.).

CONCLUSIONS

D'abord il vaut la peine de remarquer que ceux qui souhaitent rabaisser, chez Platon, l'écriture par rapport à la communication orale en s'appuyant sur le *Phèdre* ne pourraient pas invoquer pour leur cause les scholies d'Hermias. En effet, le commentateur marque un clivage non pas entre discours écrit, d'une part, et discours oral, de l'autre, mais le contraste est plutôt entre écrire ou parler bien, d'un côté, et écrire ou parler mal, de l'autre. Il y a pour Hermias une rhétorique digne, c'est la rhétorique philosophique ou dialectique, dans la mesure où l'on demande à l'orateur ou à l'écrivain d'être philosophe en connaissant la nature des choses à propos desquelles il parle ou il écrit, et que cette connaissance des choses s'acquiert en utilisant correctement la méthode de définition et celle de division, en devenant expert de la ressemblance et de la dissemblance des choses.

Néanmoins, dans cette réhabilitation de la rhétorique, qui ne l'oppose pas à la dialectique, mais qui la fait s'appuyer plutôt sur cette dernière, on est frappé par l'emploi au fond trompeur que l'orateur peut faire, selon Hermias, de sa maîtrise des méthodes de définition et de division. Car le commentateur nous dit que l'orateur peut s'en servir, dans un but de persuasion, pour passer inaperçu quand il glisse petit à petit de la propriété du juste à celle de l'injuste à propos d'une même chose, ce glissement pouvant se situer – on l'imagine – seulement dans le domaine des apparences, du devenir et des opinions, et non pas dans celui de l'être et des Idées, qui reste le domaine réservé à la dialectique, et auquel la rhétorique ne semble pas avoir accès ¹.

Et, s'il est vrai que l'art d'enlever les poux est une application de l'art général de la chasse, il apparaît aussi que les méthodes de la définition et de la division dans les mains de l'orateur peuvent être appliquées à des choses de peu d'importance. Pour finir, on a l'impression que la logique, en tant que maîtrise technique des procédures de division, de définition et de démonstration, est indispensable autant à l'orateur qu'au dialecticien, les deux devant pouvoir bien définir et bien diviser les choses dont ils traitent, mais que seule la dialectique a accès par là à la vérité des êtres immuables et à leur science, en dehors de tout projet contingent de persuasion d'autrui.

1. Voir *Philèbe* 58b9-59b8.